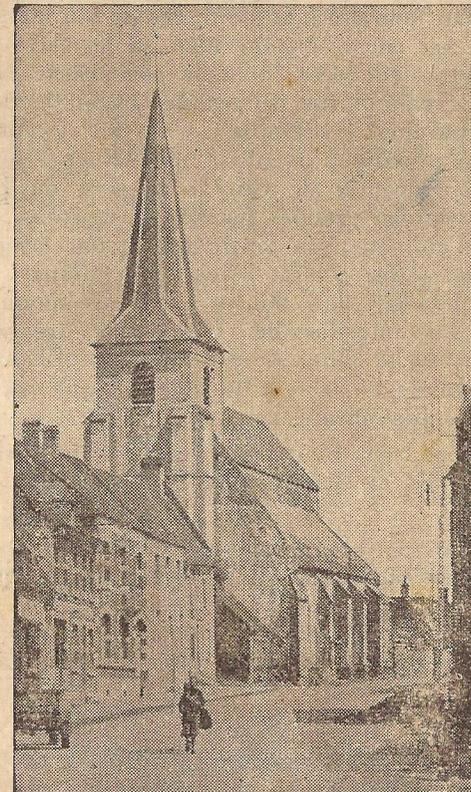


BLANGY-SUR-TERNOISE

**LA VOIX
DE SAINTE BERTHE**



**Bulletin de la paroisse de Blangy
et du Pèlerinage à Sainte Berthe**



CONSERVEZ CHAQUE NUMÉRO

EDITION SPÉCIALE DE « NOTRE CLOCHER »

Abonnement de 150 à 250 francs

BLANGY, IL Y A 3 SIÈCLES 1/2

Qui donc imaginerait qu'une vue de Blangy, peinte il y a trois siècles et demi, conservée en Allemagne dans un album, photographiée en noir de nos jours, paraîtrait en 1960 dans la « Voix de Sainte Berthe » ? Cette fois, la réalité dépasse le rêve.

De 1596 à 1612, Charles de Croy est gouverneur de la province d'Artois, cette partie du département du Pas-de-Calais que nous habitons. Pour avoir sous les yeux le panorama de sa province et par goût de collectionneur, il demande à un artiste de Valenciennes, nommé Adrien de Montigny, de lui peindre les vues en couleur des villages, bourgades, villes, abbayes, places, châteaux, églises et rues de notre contrée. Il faut peindre à la main, car de son temps la photographie n'a pas encore été inventée, ni les cartes postales.

Ces peintures coloriées, dont le gouverneur fait la commande, sont rendues sur de grandes pages de 0 m. 54 sur 0 m. 42. Lui-même surveille le travail ; administrateur habitué à la précision, il entend que les vues soient vraies. Son épouse, Dorothee de Croy a le goût du beau : elle encadre souvent les grandes feuilles de figurines en couleur, de fleurs, d'animaux, de dessins, qui sont croqués par sa plume humoristique : c'est le cas pour Blangy. Le duc de Croy avait déjà fait dessiner les nombreux monuments intéressants sa puissante famille. L'ensemble des peintures se trouve réuni en 40 albums, dispersés dans l'Europe entière chez les héritiers de la famille de Croy qui est, pour ainsi dire, une famille européenne.

Nous en viendrons bientôt à ce qui touche directement la région St-Poloise et Blangy-sur-Ternoise.

■
BAPTÊMES. — Le 20 Septembre, Jacques Godard. Parrain : M. Maurice Salomé ; Marraine : Mlle Lisette Decroix, tous deux de Blangy.

Et Marylène-Marie-Lucette Paillart. Parrain : M. Michel Gibert, de Roëllecourt, et Mlle Rolande Henquenet, de Bermicourt.

Sainte Berthe, protégez-les !

DÉCÈS. — Le 20 Septembre, M. Irénée Thérêt, 48 ans, décédé accidentellement, administré sous condition.

Très sincères condoléances et union de prières.

A L'ADORATION du Saint Sacrement, dimanche 27 septembre, la paroisse a bien honoré Notre-Seigneur : par des communions bien préparées, par les beaux et vivants morceaux de la Chorale, par le chant d'ensemble de l'assistance, par les prières entre les offices. Ainsi Sainte Berthe passait de longs moments face à l'autel de la Croix.

DIMANCHES ET FÊTES.

Le 11 Novembre est célébré dignement à Blangy. Cette année, venons prier pour la France, pour l'Algérie, pour nos chers soldats.

Dimanche 15 novembre : 9 h, Messe pour la famille Lanvin-Massart et Philomène Leroux 11 h., pour Mme Marquant.

Le 22 : 9 h, pour Mme Boutin, née Marie-Louise Sallé ; 11 h, Messe de Société.

Le 29 : 9 h, pour Edouard Bétourné et Irénée Thérêt ; 11 h, Messe de Société.

Le 6 décembre : 9 h, Bertha Pomart et Jeannine Saint-Jean ; 11 h, Messe de Société.

Faudra-t-il vous le dire ?

L'actrice anglaise, Kay Kendall, vient de mourir à Londres, à 32 ans, sans savoir que, depuis trois ans, elle était condamnée à mort par un mal incurable. Son mari, plus âgé qu'elle, Rex Harisson, l'avait épousée, la sachant condamnée, et le lui avait caché jusqu'au bout.

Une journaliste est allée demander à quelques femmes célèbres, si elles-mêmes auraient désiré savoir... Voici leurs réponses :

Françoise SAGAN : *Douce mais réticente...* « Je préférerais ne pas savoir. Ça me paraît inutile. Je trouve merveilleux ce que son mari a fait. Si je savais, j'essayerais, peut-être, de devenir meilleure. Mais je préfère laisser à ceux qui m'aiment un souvenir moyen, pour qu'ils aient moins de mal à m'oublier. »

Michelle MORGAN : *Les yeux sombres... Révoltée...* « Oh ! non !... J'aime tellement la vie... Jamais, jamais, je ne voudrais savoir la vérité. Penser que cet été est le dernier, se demander si l'on verra Noël... quel supplice ! » *Les yeux redevenant clairs...* « A moins d'avoir une très grande foi... En province, dans une maison calme... »

ET VOUS ?...

Le Bon Dieu ne nous demande pas de savoir, sinon qu'on est mortel... Mais il nous demande d'être prêts. Et si nous ne sommes pas prêts, de nous rendre tels. Ce n'est pas la mort qu'il est grave d'ignorer, c'est le danger de mort. Il faut savoir qu'il est temps de « mettre sa vie en ordre », comme dit Madeleine Renaud, les affaires d'argent, les affaires de cœur, surtout l'affaire de l'âme avec Dieu. Tant que cela n'est pas fait, cacher le danger, mentir, c'est une miséricorde criminelle. Après cela, vie ou mort, guérison probable ou non, miracle de Dieu ou pas, la suite en est le seul secret de Dieu... S'en remettre entre ses mains. C'est pourquoi, c'est tout de suite, c'est au début d'une maladie grave, qu'il faut appeler le prêtre, justement pour que le malade n'ait pas peur et qu'il s'unisse, sans la dernière angoisse, à ces prières de l'Extrême-Onction, qui toutes, demandent sa guérison...

Le Roi des Amazones et les trois Françaises

C'était l'époque de ces 40 ans où la France ingrate chassait ses religieux et ses religieuses des hôpitaux, des écoles, de leurs couvents, du pays...

A des milliers de kilomètres, les terres où ils s'exilaient... Parmi elles, le *Dahomey* et ses terres rouges... *Samory* le cruel, trafiquant d'esclaves. *Béhanzin* et ses amazones de guerre au sein coupé... *Razzias* des marchands d'esclaves, exécutions sangonaires des chefs indigènes, crainte de tous les dieux méchants et de leurs terribles sorciers. Sacrifices humains, bétail humain sacrifié aux caprices des souverains, poteaux au bord des routes où se tordent les corps empalés, puanteur des charniers, culte des fétiches courbant les âmes sous la terreur.

En 1884, les sœurs, à *Ouidak*, se trouvèrent en concurrence avec une trentaine de serpents, des pythons sacrés auxquels on sacrifiait femmes et jeunes filles.

Un des plus terribles fétiches du *Dahomey* était un morceau de bois qu'un sorcier faisait tourner au bout d'une corde : *le dieu Oro*. Lorsque celui-ci se faisait entendre, malheur aux femmes dans la rue ! Elles étaient mises en pièces et leurs cadavres exposés sur la voie publique, pour renforcer la terreur.

Or, un des jours de sortie du sinistre *Oro*, une petite sœur débarqua, venant de France. Sur la plage et, dans la nuit qui vient, personne pour l'attendre... Les sœurs de l'endroit doivent se terrer chez elles, de peur d'être écharpées par la foule en délire. Un messager apprend à la débarquée qu'il ne lui reste qu'à passer la nuit, sous un arbre, au bord de la mer.

Heureusement, à 10 heures du soir, alors qu'accroupie sous son arbre, dans la nuit inconnue et barbare, elle n'ose fermer l'œil, voici un galop de cavalier. Ce sont les Pères de la Mission qui viennent la délivrer et, déguisée en homme, lui font regagner la maison des Sœurs.

C'était au temps du farouche Béhanzin...

Celui-ci eut, un jour, la curiosité de connaître ces femmes blanches, assez audacieuses pour s'installer dans son repaire. Il les convoqua à la cour. Emotion, on le conçoit, à cette invitation, qui, de fait, était une sommation. Mais on ne pouvait la décliner, sous peine d'indisposer le farouche tyran, qui, d'un mot, pouvait anéantir l'œuvre entreprise.

D'ailleurs, les femmes sont curieuses. Même les religieuses ! Et une visite à la cour de *Béhanzin*, quelle aventure !

Elles se mirent en route. Elles étaient trois : *Sœur Agathe*, *Sœur Cyrille*, *Sœur Germaine*... Trois jours de voyage sur le dos de grands gaillards horriblement tatoués.

A *Abomey*, la capitale à la sinistre réputation, ce qui les accueille, c'est l'arbre fétiche à qui l'on immole les victimes humaines. Elles sont précédées d'un porteur de bâton qui indique l'honneur de la réception. Elles traversent la foule qui grimace. Est-ce de sourire ou de menace ?

Elles franchissent les grandes portes, les murs de clôture du palais barbare dont les piques sont décorées de têtes fraîches, qui dégouttent de sang. Tout de suite, on est à l'aise ! En tout cas, utilement averti de ce qui vous attend, si vous avez le malheur de déplaire. Mais les trois intrépides — seules blanches dans la cohue noire, houleuse et criarde — serrent dans leur main la croix de leur profession : « *Quand même je marcherais dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne tremblerais pas !...* »

Il faut dresser la tête — on est en visite — avancer à pas lents de cérémonie, comme à la parade, au milieu des têtes crépues prosternées à terre. Au fond de l'esplanade, au-dessus des têtes prosternées, le trône royal.

Sous un grand parasol, qu'agitent des esclaves dans un barillage de couleurs, *Béhanzin*, vêtu d'un caleçon violet, d'un pagne jaune brodé de roses rouges.

La conversation commence avec les interprètes. Les sœurs expliquent au roi l'œuvre qu'elles ont entreprise auprès des enfants, des vieilles femmes abandonnées... Quelle chance, le roi paraît satisfait !

Béhanzin garda un mois ses visiteuses, ambassadrices de la charité chrétienne au royaume de la cruauté, et les reçut quatre fois. La dernière réception fut l'occasion de grandes fêtes : 4.000 amazones demi-nues, splendides et féroces, mimèrent chasses et guerres...

En face, trois femmes blanches, épouses d'un autre Roi, ambassadrices de son message, porteuses de paix, guerrières pacifiques aux mains nues, regardaient les sauvages amazones et les poteaux de tortures où, en leur honneur, celles-ci avaient suspendu des victimes humaines... les femmes bourreaux et les femmes victimes ! Réception barbare, qui montrait la tâche immense, insurmontable sans l'aide de Dieu, de faire pénétrer dans ces sanglantes ténèbres le rayon de la charité.

Sur une dernière détonation de mousqueterie, tout le monde, comme à l'élévation de la messe, dut baisser la tête devant le roi. *Sœur Germaine*, la plus curieuse sans doute, qui n'y sut résister — le spectacle en valait la peine — reçut, en punition, un bon coup de poing sur la nuque. Et, elle aussi, courba la tête...

Aujourd'hui, au royaume de *Béhanzin*, au lieu des farouches amazones, des femmes coupées en morceaux, des victimes humaines et des têtes coupées, il y a, dans les écoles, des petites chrétiennes et des petits chrétiens, des femmes libérées, des hommes délivrés de l'épouvantable joug des rois et des dieux. Dans leur foi fervente, ils n'hésitent pas à faire de longues marches dans la brousse pour assister à la Messe et communier aux grandes fêtes. Et c'est devant l'Hostie seule qu'ils inclinent leur tête crépue... Dans le royaume de sang et de mort, la charité a pris la place des sacrifices humains.

La paix française et la charité chrétienne, devant lesquelles avaient marché, la tête haute, trois petites Sœurs blanches, qui étaient de chez nous, et qui s'appelaient *Agathe*, *Cyrille* et *Germaine*...

La mort du Curé d'Ars

Jusqu'à 73 ans, le Curé d'Ars, après avoir reposé bien mal quelques heures, se levait, chaque jour, vers minuit et commençait une journée de 16 heures de confessionnal. Si le nombre des pèlerins étant en moyenne, de 400 par jour, de 100.000 par an, pendant 30 ans, peut être estimé à 3 ou 4 millions, ceux qu'il confessa, ne sont pas loin d'un million. Qu'il ait pu résister 30 ans, à cette foule, à ces journées doubles d'une journée d'ouvrier, à ces nuits si courtes, à ses pénitents et à ses pénitences, cela tient du miracle. Et plus encore l'âge venu.

Cependant, comme Saint Martin, « il ne refusait pas le travail ». A 72 ans, il faisait cette confiance : libre de choisir entre le ciel et son confessionnal, il choisirait le confessionnal et s'il devait continuer jusqu'à la fin du monde, il n'en cesserait pas, pour autant, de se lever à minuit.

Aussi, comme un soldat, devait-il tomber en pleine bataille. Il semblait par instants n'avoir plus qu'un souffle : une toux déchirante l'épuisait ; on ne l'entendait plus, quand il prêchait. En juin 1859, deux mois avant sa mort, il lui arrivait de tomber plusieurs fois par jour. Il devait s'appuyer sur les murs pour avancer. Il continuait néanmoins, « l'esprit toujours libre, le visage calme et souriant, rien ne trahissant, aux yeux des pèlerins, ses plus vives douleurs ». Entreprenant comme jamais, il songeait à reconstruire son église. Il avait fait donner une mission à sa paroisse...

Mais le mois de juillet lui fut fatal. Il fut excessivement chaud. Dans l'église pleine, les pèlerins suffoquaient et devaient en sortir, pour reprendre souffle. Lui, demeurait au confessionnal. Sa toux aigre était devenue continue. Un jour de ce mois, il tomba 4 fois. Huit jours avant, il avait avoué : « J'étais si fatigué, cette nuit, que je croyais que c'était ma fin. » Ses pressentiments ne le trompaient pas. Le 18 juillet, il annonça de façon très nette le jour de sa mort : pour l'un des premiers jours d'août.

● Le vendredi 29 juillet, il fit encore son catéchisme, pour la dernière fois. Il dut, auparavant, pour se conforter, boire quelques gouttes de vin dans le creux de sa main. Ce jour-là, fut une journée, comme les autres, de 16 heures de confession. Mais, cette fois, à plusieurs reprises, il dut, lui-même, sortir du confessionnal pour aller respirer sur le seuil de l'église. A la fin de sa journée, il ne confessa qu'à grand-peine 2 personnes qu'un paroissien lui présenta. Ce furent les dernières de ce million de pénitents. Puis le Frère Jérôme dut le reconduire au presbytère et dans sa chambre.

● Le samedi 30 juillet, à 1 heure du matin, comme d'habitude, l'athlète brisé, voulut se lever pour retourner à son poste de combat. Il ne le put. Il tomba pour ne plus se relever. Il appela et d'autre part, comme on l'attendait, on s'inquiéta vite. Son ancienne institutrice, Catherine Lassagne, postée à son insu dans la chambre voisine, accourut : « C'est ma pauvre fin, soupira-t-il, il faut aller chercher M. le Curé de Jassans (l'abbé Beau, son confesseur). — Je vais chercher aussi le médecin. — C'est inutile, il n'y fera rien. » Frère Jérôme arrivait ; à lui aussi, il demande, à 2 h., d'aller chercher son confesseur. L'un des missionnaires, M. Tocannier, accourt : « Sainte Philomène, qui vous a guéri, il y a 16 ans, va le faire encore une fois. — Oh ! cette fois, Sainte Philomène n'y pourra rien. »

A 4 heures du matin, le jeune Girodon d'Ars, frappant à la porte, appelle le confesseur du saint Curé. Il arrive à 5 heures, trouve son pénitent encore habillé ; ayant fréquemment des maux de cœur et manquant de se trouver mal, son confesseur le fait coucher. Frère Jérôme le déshabille. Marie Chanay et Catherine Lassagne apportent

un matelas pour l'étendre au lieu de la pauvre paille de son lit. Il se laisse faire. « Oui ! Non ! », dit-il, Docilité inhabituelle et significative. « Cela me fit comprendre, dit l'abbé Beau, que sa fin approchait. » La chaleur dans la chambre est extrême. Le malade a peine à respirer. Pour le rafraîchir, on arrose sa chambre, on place aux fenêtres des draps mouillés. Plus tard, les paroissiens arroseront le toit brûlant avec des seaux d'eau. Il accepte tous les soins, sauf qu'on lui chasse les mouches : « Laissez-moi avec mes mouches. Il n'y a d'ennuyeux que le péché... » « Il avait toute sa connaissance, dit le confesseur, et il la conserva jusqu'au dernier moment. Il me fit sa confession avec sa piété ordinaire, sans trouble et sans aucun retour sur sa maladie. Il était en paix et si calme qu'on eût dit qu'il ne souffrait pas. »

En bas, les pèlerins pleuraient et demandaient à le voir. On ne fit monter sur le palier que des paroissiens. Ces braves gens le contemplaient en silence « doux et tranquille comme un ange ». Il les bénit de la main, sans pouvoir dire un mot, ne pouvant plus que leur sourire. « On ne voyait ses lèvres remuer, dit son confesseur, mais ses yeux restaient fixés vers le ciel et faisaient penser qu'il était en contemplation. Il y avait alors chez lui quelque chose d'extraordinaire. »

● Le lundi 1^{er} août, sachant qu'il ne lui reste plus que 36 francs : « Donnez-les au médecin, dit-il, mais dites-lui de ne plus revenir. Je ne pourrais plus le payer. » ● Le mardi 2 août, vers 3 heures de l'après-midi, son confesseur lui propose les derniers Sacrements, qu'il avait déjà réclamés. Il accepta avec empressement et avec joie : « Ce sera vous ! » dit-il. La cloche sonna : vingt prêtres, cierges allumés, accompagnaient le Saint Sacrement. Il reçut pieusement l'Extrême-Onction, puis le Saint-Viatique. Dès que la cloche sonna, il s'était mis à pleurer : « Que le Bon Dieu est bon ! Quand on ne peut plus aller le voir, c'est Lui qui vient. » Et comme il pleurait encore, il répondit au Frère Jérôme : « C'est triste de communier pour la dernière fois ; » On lui fit la recommandation de l'âme : il toujours dans le même calme et la même contemplation. « Son visage, doux, calme, d'une blancheur angélique, indiquait que son sacrifice était fait, dit son confesseur. Toute sa vie, il avait eu les craintes du jugement ; je ne le voyais pas une seule fois, qu'il ne m'exprimât ses frayeurs. Il se croyait indigne du ministère. Tout cela avait disparu. » Cependant, la soirée ne fut pas meilleure. Il faiblissait toujours.

● Le mercredi 3 août, dans la soirée, l'évêque de Belley Mgr de Langalerie, arrive en toute hâte d'une distribution de prix, au Petit Séminaire de Meximieux, pour le serrer dans ses bras. Les missionnaires, revenus des paroisses où ils prêchaient, l'entourent. Le soir, à 8 heures, le curé voisin de Fareins lui dit : « Monsieur le Curé, vous êtes avec le Bon Dieu. — Oui », répondit-il, d'une voix mourante, en élevant les yeux et les mains.

● Vers minuit du jeudi 4 août, le notaire arriva pour son testament. Il n'avait plus que son corps à léguer. « Ce fut bientôt fait. — Où voulez-vous être inhumé ? — A Ars, mais mon corps n'est pas grand-chose. » Ce furent ses dernières paroles. A 1 h., il ne parlait plus que par signes. Il reçut encore son évêque en pleurant. Ce furent ses dernières larmes.

Rien ne changeait dans son état. Puis la respiration devint plus lente et plus faible. L'abbé Monnin, un missionnaire d'Ars, redit les prières de la recommandation de l'âme. Il lui mit le crucifix sur les lèvres. Il le baisa. Au moment où il disait : « Que les anges viennent au-devant de lui ! », sans agonie, sans lutte, sans secousse, sa respiration s'éteignit et il s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Au dehors, l'orage éclatait. Il était 2 heures du matin. Puis, sur les pèlerins privés à jamais de leur confesseur, le glas se mit à sonner...

La
Présentation
de
Marie
au
Temple
21 novembre



LE TITIEN : Marie enfant au Temple (1539)

La Bible raconte qu'un jour, au Temple, le grand prêtre Héli vit une femme qui pleurait... Elle pleurait de n'avoir pas d'enfant et sa prière en était toute barbouillée de larmes. Le grand prêtre lui promit d'être exaucée et, en effet, elle le fut. Aussi voua-t-elle son enfant à Dieu et, dès son enfance, le confia-t-elle aux prêtres du Temple, pour l'élever dans la Loi. Il y retrouva, comme supérieur, le grand prêtre Héli. Si bien

qu'une nuit, appelé par une voix soudaine, l'enfant courut vers le vieillard : « Vous m'avez appelé : me voici ! » — « Mais non, mon enfant, je ne t'ai pas appelé. » La chose s'étant reproduite, le grand prêtre conseilla à l'enfant de répondre à la voix : « Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute. » Et pour la première fois, le Seigneur, — c'était Lui, — parla à cet enfant, qui serait, plus tard, son prophète, le prophète Samuel...

C'est de la même façon qu'assez tôt, la primitive Eglise a pensé que la Vierge en bas âge, avait été confiée au Temple, jusqu'à ses fiançailles, peut-être, qui sait, au vieillard Siméon, à Anne, la veuve âgée, qui, tous deux, ne quittaient pas le Temple, ne cessant d'y prier et qui, quelque quinze ans plus tard, accueillirent la même Vierge, portant au Dieu du Temple son Enfant...

Antique tradition, qui n'est pas sûre. Du moins, traduit-elle cette doctrine sûre, que très tôt, dès l'éveil de sa conscience, le premier acte de Marie enfant fut un acte parfait d'amour de Dieu. Ainsi, à trois ans, le Curé d'Ars

pria-t-il, de lui-même, la Sainte Vierge, et dès cet âge, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne refusait rien au Bon Dieu. « Me voici, Père, pour faire ta volonté... Parle, Seigneur, ta servante écoute... Seigneur, voici ta servante, qu'il me soit fait comme tu l'as dit. » Ainsi parlent Jésus à sa venue dans le monde, l'enfant Samuel au Temple, Marie elle-même à l'Annonciation.

Le 21 novembre, dans bien des Séminaires, les séminaristes, Samuels d'aujourd'hui, et les prêtres, s'avancent vers l'autel et, la main dans la main de leur Evêque, prononcent ces paroles, d'une pensée identique : « Le Seigneur est ma part d'héritage et de bonheur : c'est de lui seul que je l'attends. »

Ce n'est pas seulement une parole de Vierge, de prophète, de prêtre, de séminariste... C'est aussi une parole de chrétien, le mot du don total à Dieu, celui de la Présentation de Marie et de Jésus. Il n'est jamais trop tôt pour le dire ; et nous devons y veiller pour nos enfants. Mais, aujourd'hui pour nous, il n'est pas, non plus, trop tard...